

A Yekrar Zabzaba. Agée de 10 ans, Tizé est entièrement enveloppée de blanc le jour de son mariage. Elle ne connaît pas Getahun, son mari.

Ethiopie

De si petites mariées

Dans les campagnes, loin d'Addis-Abeba, 74 % des filles sont mariées avant 15 ans. Parfois dès 3 ou 4 ans. Pour celles qui fuient leur époux, c'est, au mieux, un emploi de bonne, au pire, la prostitution. Pourtant, cette pratique archaïque et dangereuse est interdite par la loi. Les ONG tentent d'y mettre un terme

● Natacha Henry / Reportage photo : Lizzie Sadin

Une hutte en torchis à Yekrar Zabzaba, au milieu des hauts plateaux éthiopiens, à 1 000 kilomètres au nord d'Addis-Abeba, dans l'Amhara. Quelques animaux, chevaux et chèvres, raclent un herbage clairsemé. Des voisins en haillons, pieds nus, sont venus partager une injera, le pain traditionnel. C'est le mariage de la petite Tizé Meretu. Elle doit avoir 10 ans à peine. A jeun depuis vingt-quatre heures, elle est entièrement enveloppée – visage compris – dans une grande étole blanche. Elle attend, muette, que le témoin vienne la charger sur son dos pour la remettre à son futur mari, dont elle ne sait rien et qu'elle n'a jamais vu.

Il arrive, Getahun Derebe, 22 ans, tout fier dans son beau costume. Entouré de ses amis, il demande rituellement à la famille de Tizé la main de la petite. Le père fait mine de refuser. La négociation s'éternise. Ce soir, Tizé habitera chez des inconnus, ses beaux-parents. Sa mère, la trentaine, respire : « Je suis soulagée, dit-elle. Je voulais marier Tizé avant de mourir, et son mari n'habite pas trop loin. » Hier, quand l'enfant lui a demandé pourquoi elle préparait le korafa, la bière des grandes occasions, elle lui a juste répondu : « On invite quelques voisins. » Il n'y avait rien à dire de plus. On n'explique pas à une petite fille de 10 ans qu'on est en train de sceller son avenir.

La mère de Tizé, qui vit dans une pauvreté absolue, ne sait pas que le mariage précoce est à la fois dangereux pour les petites filles et interdit – depuis 1995. Une interdiction très théorique dans un pays à 86 % rural. Selon un rapport réalisé en 2001 par l'Unicef pour le gouvernement éthiopien, 74 % des filles de l'Amhara sont, comme Tizé, mariées avant 15 ans à un jeune homme qu'elles n'ont pas choisi. Difficile, d'ailleurs, de préciser leur âge : les naissances et les décès, ici, ne sont pas enregistrés.

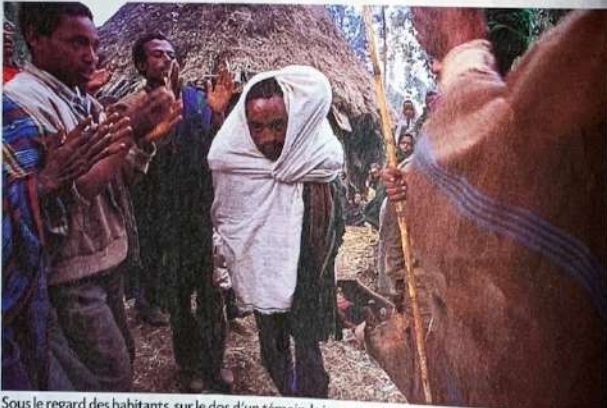
Les hommes palabrent toujours. A l'écart, avec les autres femmes, la mère de Tizé assiste en silence à l'élaboration du contrat par les anciens. Oralement, son gendre s'engage à ne pas toucher le corps de Tizé pendant un an et, par écrit, à lui permettre d'aller à l'école. Le lendemain du mariage, Getahun confie, un peu dépit : « Je pensais que je pourrais la déflorer tout de suite. Je vais essayer d'attendre six mois. » Sait-il pourquoi il lui faut patienter ainsi ? « Elle est trop jeune, si je m'approche, elle aura peur. » Les copains rigolent en se donnant des coups de coude. Getahun pose sur Tizé un regard affectueux, presque fraternel. La petite sourit en penchant la tête. Elle a l'air de le trouver amusant. Pour l'instant, tout va bien. Ils dorment désormais dans une hutte



A Yekrar Zabzaba, pendant que les anciens négocient le contrat et l'échange des dots, Tizé, la jeune mariée, attend son mari entourée des hommes du village.



Getahun, le jeune marié, consigne ses engagements. Il promet de laisser Tizé aller à l'école et de ne pas la toucher pendant un an. « Je pensais que je pourrais la déflorer tout de suite », confie-t-il, dépit.



Sous le regard des habitants, sur le dos d'un témoin, la jeune mariée est portée à son mari. Le soir même, Tizé habitera chez ses beaux-parents, des inconnus.

à part, ensemble. Comment résister à ses pulsions alors qu'on est allongé à côté d'une fille qui vous appartient légalement ? Getahun ne tiendra pas sa promesse. Personne n'en fera un drame – sauf si l'enfant souffre de complications gynécologiques. Alors il sera trop tard.

A quelques kilomètres de là, à une heure de marche de Debarq – la ville la plus proche – Wubit Dersso, 11 ans, vit depuis deux ans dans sa belle-famille. Dans sa robe de toile bleue, la seule qu'elle possède, elle se tient sage comme une image, tête baissée, les yeux rivés au sol. Elle est

mariée à Tegegne Bizu, un personnage respecté, un prêtre chrétien orthodoxe – environ 45 % de la population éthiopienne est chrétienne, 35 % musulmane.

Wubit sait parler de ses trois copines. Elle sait parler de ses travaux quotidiens. Mais de son mariage, elle ne peut rien dire, comme si tout était effacé. Elle a brusquement quitté les siens pour se plier aux ordres d'une nouvelle famille, et, bien qu'il prétende le contraire, aux assauts nocturnes de leur fils. Quand il sort de la hutte, et qu'elle lève enfin son regard, le traumatisme se lit clairement. Pourtant Tegegne s'est engagé à respecter le théorème *madego*, le fait de « vivre comme frère et sœur », tout en dormant ensemble, et d'attendre que la fille soit pubère pour commencer les relations sexuelles. Mais la puberté, qu'est-ce que cela veut dire ? En tout cas, quand les règles surviennent, « c'est qu'elle a déjà eu des relations sexuelles », disent tous les membres de la communauté, sur le ton de l'évidence.

Les parents de Tizé et de Wubit, comme tous ceux qui précipitent ainsi leurs filles hors de l'enfance, ont pourtant cru bien faire. Il en est ainsi depuis des siècles. Remettre en question l'autorité des générations précédentes reste tabou. Et, encore aujourd'hui, tout concourt au mariage précoce. D'abord, la pauvreté : les parents croient protéger leur fille en la mariant. Dans l'Amhara, le revenu annuel est d'environ 800 birrs par habitant (120 euros). Beaucoup vivent au-dessous du seuil de pauvreté absolue (un tiers de la population vit avec moins de 1 euro par jour). A cela s'ajoutent la malnutrition, l'analphabétisme et l'insalubrité. Moins d'un quart des foyers ont accès à l'eau potable. Le sida tue 300 000 personnes par an. Et, comme l'espérance de vie est de 42 ans, il faut trouver un bon parti pour sa fille, le plus tôt possible, parfois dès la naissance. Peut-être aussi d'avoir mauvaise réputation : si on ne case pas sa fille avant l'adolescence,

elle restera célibataire, ce qui est socialement inacceptable. Pas question d'attendre 15 ans, l'âge légal pour le mariage des filles en Amhara – qui sera bientôt de 18 ans, comme pour les garçons. La virginité est sacrée, survalorisée. Et pour se préserver de viols éventuels, il faut « réserver » l'hymen au plus vite. Fondatrice de l'Association des avocates éthiopiennes, Meaza Ashenafi s'en étrangle d'indignation : « En fait, elles sont finalement violées par leur mari, mais la notion de viol conjugal n'existe pas. »

Tegegne et ses parents ont vu quatre petites filles avant de « réserver » Wubit, qu'ils avaient repérée à l'école quand elle avait 8 ans – car elle était « très jeune, vierge, innocente » – pour 50 birrs (environ 7,60 euros). « Il fallait qu'elle soit jeune pour ne pas avoir d'enfants tout de

Tout concourt au mariage précoce. D'abord, la pauvreté

suite, explique le père, le temps que Tegegne finisse son sacerdoce. » Pour le mariage, ils ont versé 50 birrs à nouveau. D'ordinaire, les deux familles tentent d'apporter une dot équivalente. Les parents de Wubit ont offert une vache. L'enfant énumère avec application ses tâches quotidiennes : « Je vais chercher l'eau à la rivière, je m'occupe des chèvres, je prépare le repas, je tasse les bouses de vache pour en faire du combustible, je fais le café et l'injera... » Les petites filles participent activement au fonctionnement domestique. « Elles sont accablées d'une charge de travail trop importante pour leur âge », affirme Keralem Salilih, représentant du Bureau régional des affaires féminines de l'Amhara. En fait, leur mission se résume à imiter leur belle-

mère. Pas question de renâcler. Le matin de son mariage, un autre paysan, Ayanaw Adane, 22 ans, déclare : « Si ma femme ne convient pas, je ne la renverrai pas, puisque mes parents l'ont choisie pour moi. Mais je lui expliquerai ce que nous attendons d'elle. » Marié à 14 ans à une fille qui en avait 3, Amara Abuhay confirme : « Si ma femme est bien pour moi, c'est que je l'ai élevée. » Il va marier sa propre fille, Atsedemarian, dans deux mois : elle a 4 ans et demi.

Wubit poursuit la liste de ses activités. Soudain, elle s'anime : « L'après-midi, je vais à l'école ! » C'est à vingt minutes de marche. Quand Wubit rencontre les autres enfants, elle se métamorphose. La servante soumise laisse la place à une écolière libre et légère qui court vers une amie, puis s'impose au milieu d'un match de football improvisé. Ici, loin de sa belle-famille, elle ose une pauvre grimace de dégoût quand on lui demande ce qu'elle pense de son mari. Et puis, elle glisse dans un soupir : « J'aimerais bien devenir formatrice agricole, comme ma tante. » Mais, dans deux ans, elle arrêtera l'école : le collège est trop loin.

Alganesh Alebel, 30 ans, est son seul modèle extérieur. Formée aux questions familiales, la tante de Wubit vit en ville, à Debarq. Elle y dirige l'association des femmes avec Hadera Melesse, 27 ans, chargée d'enseigner de nouvelles techniques aux paysans. Ensemble elles tentent la campagne pour faire passer le message du gouvernement et des associations non gouvernementales : le mariage précoce est dangereux pour la santé des petites filles et, en Ethiopie, il est illégal. Il fait partie des « pratiques traditionnelles non fastes » dont la liste, établie par un comité national en 1998, contient notamment l'excision, l'infibulation et les mariages par enlèvement. « Si l'on se fonde sur la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes de 1979, la Convention relative aux droits de l'enfant de 1989 et la Constitution éthiopienne de 1994, le mariage d'enfants doit être éradiqué, explique Tabeyin Gedlu, qui est chargée de ce lourd dossier à l'Unicef. Car mariage précoce signifie esclavage, viol et pédophilie. C'est une atteinte à la liberté individuelle. C'est un vol d'enfance. »

La plupart des Ethiopiens « ne savent pas que leur fille risque de souffrir et parfois d'en mourir », déplore le représentant de l'Unicef en Ethiopie, Ibrahim Jabr. A cause de rapports sexuels brutaux ou de grossesses précoces ponctuées par un accouchement prolongé, chaque année, 8 000 jeunes filles développent une fistule – rupture entre la vessie et le

Un contrat de mariage

Monsieur Getahun Derebe et l'écolière Tizé Meretu ont été mariés selon l'accord suivant. Le garant de l'époux est M. Nega Mekonnen et le garant de l'épouse, M. Zierrehun Zegeye. Le juge qui les a mariés est M. Yemata Tirreneh.

Les époux reçoivent une couverture, de deux longueurs pour l'homme et deux longueurs pour la femme, ce qui fait quatre longueurs en tout. Il accepte qu'elle continue d'aller à l'école. S'il lui fait arrêter son éducation sans raison valable, il devra

payer 500 birrs. Sous cet abri, le père de la fille a donné au père du garçon 100 birrs en signe de respect. Pour ces accords, le garant principal est M. Cissay Hassen et le second garant, M. Tsegan Alene. Les témoins, M. Mola Baze, M. Megebu

Dessalegn, M. Mehret Tchakle, M. Chale Mekuanant. Cela est le contrat de mariage. Signatures du mari et de la femme. Date : 15^e jour du 5^e mois de la 94^e année. »

* Les Ethiopiens utilisent le calendrier julien, qui est en retard de sept ans sur le nôtre.

REPORTAGE

Ethiopie

De si petites mariées

••• vagin qui provoque l'incontinence. « Plus la fille est jeune, plus elle est exposée à ces risques », précise Tabeyin Gedlu. Tous les ans, 1 000 d'entre elles sont soignées dans un centre spécialisé, l'hôpital des fistules d'Addis-Abeba.

Quelques femmes attendent sous le préau, à l'ombre. Elles sont venues de loin, le plus souvent avec leur père. Une forte odeur d'urine aigre plane dans l'air. Dans la pièce principale s'affairent les aides-soignantes : « Ce sont toutes d'anciennes patientes », souligne Ruth Kennedy, sage-femme et missionnaire britannique d'une incroyable douceur. Elle fait le tour des lits. Allongée sous les draps bleu et blanc, Meseret Mente, 15 ans, raconte d'une voix à peine audible : « Mon accouchement a duré une semaine et le bébé est mort-né. » Elle fait une pause, puis souffle : « Mon mari m'a renvoyée parce que j'étais devenue incontinente. » Exclues de leur communauté, parfois handicapées à vie, les « fistuleuses » – dit-on ici – ont pourtant eu la chance de connaître l'existence de cet hôpital et de trouver l'argent pour s'y rendre. De Debarq, par exemple, il faut prendre deux bus, voyager deux jours, et dépenser 90,65 birrs (environ 13,80 euros). Même l'hôpital général de Gondar, à une demi-journée de bus, est, dans certains cas, trop loin. « L'autre jour, une jeune villageoise est arrivée à la clinique de Debarq sur un brancard de fortune, murmure Alganesh Alebel. Elle était en train d'accoucher, je l'ai vue mourir. »

Elles n'ont pas peur des fistules, les jeunes mariées isolées dans leur hameau. Elles ne savent pas que cela existe. Elles s'enfuient pourtant, de plus en plus souvent. La ville les fait rêver. Almas Gebremariam, 19 ans, a été mariée deux fois à des hommes dont elle n'a pas supporté la violence : « La première fois, je me suis réfugiée chez mes parents. La seconde fois, leur porte était fermée. » Elle s'est cachée quelque temps chez des voisins, et a subi un viol. Alors, elle est venue à Gondar, il y a deux ans. Là, elle a trouvé du travail comme bonne. Elle vit maintenant chez ses employeurs avec sa fille, conçue pendant le viol. « Lorsque j'ai fini mon travail, je laisse la petite avec eux et je vais prendre des cours du soir », dit-elle avec enthousiasme. Quand elles ne savent ni lire ni écrire, les jeunes fugueuses n'ont qu'une alternative, devenir domestique ou prostituée.

Un bar de Debarq, ouvert du matin au soir, arrêt pour voyageurs, refuge de paumés, avec une dizaine de chambres au fond. Deux filles lavent les draps dans une bassine avant de les étendre entre les arbres de la cour. Elles disent toutes



Atsedemarian Amara, 4 ans et demi : comme l'a été sa mère, elle sera mariée dans deux mois.

qu'elles ont 18 ans. Quand Emebet Wolde a perdu son bébé de 3 semaines – en Ethiopie, 1 enfant sur 10 meurt dans sa première année – son mari l'a répudiée, d'autant plus facilement que ses parents, trop pauvres, n'avaient toujours pas fourni l'argent de la dot promise. Azmara Gabreyes, elle, vivait chez ses beaux-parents, qui lui faisaient une vie épouvantable : « Un matin, je suis partie et j'ai marché toute la journée, jusqu'au soir. » Dans un autre bar, Tigist Mulugeta confie : « J'avais 7 ans quand j'ai entendu dire qu'on allait me marier. Je me suis réfugiée chez ma tante. Elle est morte il y a quatre ans. Alors une amie m'a dit qu'il fallait partir pour Gondar, devenir bonne. » De fil en aiguille, ces adolescentes deviennent souvent « filles de

“Moi, je ne pense qu'à une chose : est-il séropositif ?”

bar » : serveuses le jour, et prostituées pour les clients après le service. Un homme par nuit, pas chaque nuit, pas chez elle, mais à l'hôtel, et disent-elles, avec un préservatif. « Je fais attention, explique Emebet : les clients qui mettent trois pantalons les uns sur les autres pour avoir l'air épais, c'est louche, il faut les refuser. » Le spectre du sida est omniprésent. « Ma mère ne pensait qu'à une chose, dit tristement Tigist : ses récoltes. Et moi, je ne pense qu'à une chose : est-il séropositif ? » Elles gagnent entre 30 et 50 birrs (de 4,50 à 7,60 euros) la passe, soit le salaire mensuel d'une domestique, mais elles n'ont jamais pensé à ouvrir un compte en banque et l'argent file en fringues comme chez toutes les filles de leur âge. Workie Abebe, elle, vit dans un bidonville, dans les faubourgs de Gondar. Assise sur un lit simple rouillé, l'unique meuble de sa petite pièce aux murs de tôle ondulée, elle raconte : « On m'a mariée

très jeune. Je ne sais pas quel âge j'avais, peut-être 7 ans. Assez vite, on a commencé les relations sexuelles. Je détestais mon mari. Il me battait, il était très dur. J'avais toujours peur. » Elle a d'abord cherché de l'aide auprès de ses parents : « Ils m'ont dit que je devais supporter son agressivité, que c'était la vie. Un jour qu'il était avec le bétail, je lui ai volé 3 birrs et j'ai marché jusqu'à l'arrêt de bus. » Aujourd'hui, elle gagne 15 birrs (moins de 2 euros) par client. « Ceux qui paient 30 birrs refusent le préservatif. De toute façon, certains préservatifs se rompent. »

Alors que de plus en plus de jeunes filles fuient les unions forcées, le pays manque totalement de centres d'accueil et de foyers. Le gouvernement mise plutôt sur la prévention, destinée aux responsables de la communauté présents sur le terrain : les sages-femmes traditionnelles, les instituteurs, les imams et les prêtres, eux-mêmes mariés à des enfants. C'est à l'église que Tegegne, le mari de Wubit, a entendu parler de contraception ; pour Getahun, c'était lors d'une réunion de fermiers. L'ONG Save the Children Norway organise ponctuellement des ateliers pour sensibiliser les villageois. Et Alganesh et Hadera parviennent parfois à frapper fort. L'année dernière, elles ont envoyé en prison deux pères qui refusaient de renoncer à marier leurs enfants. Mais, malgré la volonté politique, le suivi manque, faute de moyens. Il faudra du temps, une génération peut-être. Le système est lent, plombé par des années de guerre civile et de dictature. Le gouvernement compte sur l'Unicef, qui s'appuie depuis 1998 sur les 11 bureaux régionaux des affaires féminines. Sur le terrain, il faut former des animatrices comme Alganesh et Hadera, qui mettent en place des ateliers. L'éducation, c'est la clef du progrès, martèlent les associations. Pourtant, derrière le bar aux néons roses, Tigist Mulugeta songe avec nostalgie au passé : « Je regrette d'avoir refusé de me marier et de m'être enfuie. Si j'avais accepté, j'aurais peut-être eu une chance d'aller à l'école. » Sa fille, elle, ira peut-être à l'école avant de se marier. ● N.H.